



HAL
open science

A la croisée des cultures : Perceforest roman arthurien tardif

Christine Ferlampin-Acher

► **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. A la croisée des cultures : Perceforest roman arthurien tardif . Travaux de littérature, 2009, La littérature française au croisement des cultures, 22, p. 81-91. hal-01846005

HAL Id: hal-01846005

<https://hal.science/hal-01846005v1>

Submitted on 20 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

A la croisée des cultures : *Perceforest* roman arthurien tardif

Christine Ferlampin-Acher (université Rennes 2)

Perceforest est un roman fleuve arthurien en six livres conservé dans des manuscrits datés du XVe siècle¹. Fondé sur le projet de raconter la « préhistoire » du monde arthurien tel qu'il apparaît en particulier dans le cycle Vulgate du *Lancelot Graal* et d'établir une continuité entre Alexandre le Grand, supposé avoir conquis l'Angleterre, et Arthur, ce récit se présente comme une chronique racontant l'histoire heurtée de la Bretagne et insistant sur sa civilisation et sa christianisation, à la croisée entre monde antique et monde arthurien, entre paganisme antique, folklorisme breton et christianisme naissant. *Perceforest* permet de saisir comment un auteur de la fin du Moyen Âge imaginait son monde comme résultant de la rencontre entre diverses cultures. Cette représentation, fondée sur la notion de *translatio* et sur la conversion, permet de renouveler un modèle arthurien usé et de le mettre, me semble-t-il, au service du rêve politique bourguignon.

I. La *translatio*

Perceforest raconte un processus de conquête et de civilisation² et l'étude récente de S. Huot a pu aborder ce roman dans la perspective des études postcoloniales : Alexandre le Grand colonise l'Angleterre et ses habitants, eux-mêmes descendants pour la plupart de Troyens exilés³. Tantôt les relations sont conflictuelles, tantôt l'assimilation prime. J'aimerais montrer comment l'espace où se joue le roman est à la croisée de deux mouvements migratoires, à la fois culturels et guerriers : à la *translatio* orientée Est Ouest s'ajoute des mouvements Nord Sud, et c'est à la faveur de cette croix imaginaire que se développe le christianisme.

Quand Alexandre arrive en Grande-Bretagne, il a déjà conquis tout l'Orient mais une tempête l'a éloigné de Babylone qu'il convoitait. S'écartant à la faveur de ce coup de vent de la tradition alexandrine qui met la cité sous la domination du Macédonien, puis l'y fait mourir empoisonné et l'y enterre, *Perceforest* invente un répit au conquérant : un songe à Cythère lui a annoncé que le vent le pousserait jusqu'à une île dont le peuple, privé de roi, lui demanderait d'être son maître.

¹ On utilisera les éditions suivantes : *Perceforest (le roman de)*, début de la première partie, éd. J. H. M. Taylor, Genève, T.L.F., 1979 ; première partie intégrale, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, 2 tomes, 2007 ; deuxième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T. L. F., vol. I, 1999 et vol. II, 2001 ; troisième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T.L.F., vol. I, 1988 ; vol. II, 1991 ; vol. III, 1993 ; quatrième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T.L.F., 1987. Pour une mise au point quant à la datation supposant une version du XIVe et une réécriture au XVe siècle, voir l'introduction de G. Roussineau au livre I, p. IX-ss.

² Voir C. Ferlampin-Acher, «La géographie et les progrès de la civilisation dans *Perceforest*», dans *Provinces, régions, terroirs au Moyen Age, de la réalité à l'imaginaire*, Actes du Colloque International des Rencontres Européennes de Strasbourg, 19-21 septembre 1991, éd. B. Guidot, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993, p. 275-290.

³ *Postcolonial fictions in the "Roman de Perceforest". Cultural identities and hybridities*, Woodbridge, DS Brewer, 2007.

C'est donc pacifiquement que le conquérant s'empare de ces nouvelles terres, et qu'il donne le pouvoir à deux de ses lieutenants : Gadifer devient roi d'Ecosse et Bétis, qui sera appelé Perceforest, devient roi d'Angleterre. Parallèlement Alexandre confie à Liriopé, sœur du mauvais enchanteur Darnant, chef d'un lignage dont les chevaliers sont de violents enchanteurs et les femmes des sorcières malfaisantes, la *Silve Carbonniere*, c'est-à-dire le Hainaut, où l'on trouve du charbon. Liriopé, même si elle appartient à ce mauvais lignage, est une demoiselle dotée de nombreuses qualités. Le pouvoir d'Alexandre est donc intégrateur (il marie les fils des rois qu'il vainc) et même un lignage aussi félon que celui de Darnant a ses preux et ses preuses, comme Bélinant du Glat (appelé aussi Gelinant) ou Liriopé. Dans les peuples conquis se dégage toujours une élite qu'Alexandre intègre.

La Grande-Bretagne, quand arrive le conquérant, est occupée par une noblesse qui accepte le macédonien comme maître, car la mort du roi Pir l'a laissée sans souverain. Alexandre fond deux noblesses (les nouveaux venus et les autochtone) en une, à la faveur d'un tournoi après le couronnement de Bétis. Cependant en Angleterre, dans la forêt occupée par le lignage de Darnant, ce chevalier violeur et voleur qui a peuplé les lieux de ses bâtards (I, 188), vivent des femmes qui sont des enchanteresses maléfiques et des chevaliers qui sont des félons exerçant leur tyrannie sur les bienveillantes demoiselles des forêts, qui utilisent la magie pour se défendre contre ces prédateurs sexuels. Ces demoiselles se marient avec des chevaliers intégrés au monde nouveau et de ces unions descendent les grandes figures du monde arthurien. Les félons sont tués, et leurs âmes, damnées, constituent une troupe d'esprits aériens, inventée sur le modèle folklorique de la Mesnie Hellequin.

L'auteur a hérité de la conception traditionnelle qui, fondée sur la *translatio imperii*, voulait que les Troyens fuyant leur cité en feu se soient installés plus à l'Est et soient les ancêtres des Français, des Anglais, des Belges⁴. *Perceforest* remplace comme peuple fondateur les Troyens par les Macédoniens : l'auteur, nous le verrons, tenait à se démarquer du modèle français et son projet, inventer une préhistoire au monde arthurien à travers des jeux d'annonce (sur le modèle typologique), s'appuie sur le fait qu'Alexandre était plus proche d'Arthur qu'Enée, du fait que le Macédonien et le Breton sont tous deux nés d'une relation plus ou moins adultère, favorisée par un enchanteur, en relation avec un dragon. Remplaçant les Troyens par les Macédoniens et supprimant l'étape romaine que l'on a par exemple dans *Eneas* l'auteur devait inventer une nouvelle histoire aux fuyards de Troie et aux Romains. Traduisant au début de son œuvre *l'Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, il reprend l'idée généralement admise que le Romain Brutus a conquis

⁴ Sur la *translatio imperii* en France, voir l'ouvrage fondamental de C. Beaune, *Naissance de la nation France*, Paris, 1985, chap. I.

l'Angleterre et lui a donné son nom, Bretagne⁵, mais il interrompt la généalogie et laisse la Bretagne sans roi, attendant Alexandre. A partir de là, il invente, il innove et peint Rome comme un peuple d'envahisseurs et de félons (c'est une femme, Cerse, traîtresse et romaine, qui cause la première invasion de l'Angleterre par les Romains), et il raconte comment Ourseau, un descendant du roi Gadifer d'Ecosse a tué Jules César et a libéré Rome après avoir été adopté par une famille locale. A Cerse infiltrée en Angleterre par les voies du mariage pour le malheur des Anglais, répond Ourseau le Breton, infiltré par les voies, bien romaines, de l'adoption, qui sauve Rome. Rome est donc humiliée et, écartée, elle laisse place à la fiction macédonienne.

En ce qui concerne Troie, le processus est plus complexe. L'auteur retient certes le peuplement troyen ancien sur tout l'espace où se joue son roman, mais il lui surimpose l'idée d'une décadence de ces exilés. Ainsi en Ecosse, au début du livre II (t. I, p. 5-ss), les Troyens que rencontre Gadifer lorsqu'il se rend pour la première fois dans son nouveau royaume, sont ensauvagés ; ils ont les cheveux décolorés par le soleil et le teint brûlé : à la vue des chevaliers, les enfants se mettent à hurler; les femmes, sans pudeur, se battent. Il s'agit non d'un peuple autochtone (au Moyen Âge les autochtones sauvages sont plutôt des géants), mais d'exilés déchus. On peut d'ailleurs se demander si cette évocation des cheveux et de la peau, plus qu'au pâle soleil d'Albion, ne renvoie pas à quelque portrait d'Occidentaux perdus sous le soleil de Terre Sainte⁶. Quoi qu'il en soit, l'auteur mentionne les bonnes dispositions naturelles de ces gens et raconte comment, grâce à Gadifer, ils réapprennent la civilisation. Parodiant l'épisode du *Conte du Graal* dans lequel Perceval rencontre pour la première fois des chevaliers⁷, l'auteur nous raconte la civilisation d'un peuple sur le modèle de l'éducation d'un enfant. Le processus ne va pas sans peine : l'apprentissage de la propriété s'accompagne de la découverte de la haine, de violence et de pillages. L'auteur échappe à la fois à une conception idéalisante de l'homme sauvage (anachronique) et à une condamnation de sa bestialité. Son jugement est pondéré et la civilisation, même si elle est le but vers lequel tend l'Histoire providentielle ne s'impose pas sans heurts.

Cependant la culture des Troyens n'a pas complètement disparu. Aussi bien dans le lignage de Darnant que parmi les demoiselles de la forêt, quelques-uns ont gardé de leurs ancêtres un savoir magique qui se transmet de génération en génération. Le sage Dardanon, qu'Alexandre rencontre dans un temple, est un ermite, exilé de Troie, qui assure la transition culturelle entre les deux mondes. La Reine Fée, Lidoire, l'épouse de Gadifer, est la nièce d'Alexandre, et au cours de sa

⁵ I. I, t. I, p. 22-ss. Sur cette traduction, voir G. Roussineau, « Jehan Wauquelin et l'auteur de *Perceforest* traducteurs de *l'Historia Regum Britannie* de Geoffroy de Monmouth », dans *Jehan Wauquelin, de Mons à la cour de Bourgogne*, éd. M. Cl. De Crécy, Turnhout, Brepols, 2006, p. 7-23.

⁶ Voir mon livre, *Fées, bestes et luitons*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 2002, p. 282-ss.

jeunesse en Orient, elle a eu l'occasion de soigner Aristote et a appris de lui *arquemie* et *nigromancie* (l.IV, p. 518)¹². Plus tard, elle est aussi *instruite en l'art de nigromancie de Corrose*, une demoiselle de la forêt (l. II, 81 v-82). La culture de Lidoire a une double origine : Aristote, le traditionnel précepteur d'Alexandre, et les Troyens exilés, dont le savoir est passé aux demoiselles de la Forêt.

A côté de cette *translatio* qui a poussé vers l'Est les Macédoniens et les Troyens (l'expansion à l'Est des Romains étant bloquée par notre auteur), il existe aussi un courant migratoire orienté Nord Sud : il conduit vers le Sud des géants du Nord, souvent violents et barbares. L'idée d'un peuplement originaire de géants est une croyance largement attestée au Moyen Âge, que relaie notre auteur dans sa traduction de Geoffroy de Monmouth en racontant la victoire de Brutus sur le monstrueux Gogmagog (l. I, §33). Mais de même que l'auteur distingue les bons Romains d'avant Alexandre, imposés par la tradition représentée par Geoffroy de Monmouth (Brutus) de ceux, peu recommandables, qu'il invente dans partie de son récit qui vient après la traduction, de même il y a deux sortes de géants : les géants continentaux, premier peuplement éradiqué par les Romains, et les géants insulaires, comme Hollant ou le Géant aux Crins Dorés, contemporains de Perceforest.

Hollant, qui donne son nom à la Hollande, présentée comme une île, est un géant à deux têtes, quatre jambes et autant de bras (l. IV, p. 102-ss). Anthropophage vorace, il crache de la fumée. Tué par un vaillant chevalier breton, c'est un de ces géants autochtones qui ne peuvent être assimilés, qui ne sont que violence et bestialité. Mais son fils, le bel Hollandin, outre qu'il est d'une taille normale et d'un physique agréable, a pour mère une *bonne dame de son païs* qui reste anonyme mais assure vaillamment le passage du gigantisme sauvage à la culture humaine. L'auteur, qui n'insiste pas sur l'histoire de cette mère, suggère courtoisement, comme souvent dans *Perceforest*, que le salut vient des femmes⁸.

Le Géant aux Crins Dorés quant à lui est un monstre incestueux qui veut abuser, en bon géant, de sa fille. Sa femme descend d'un *grant* seigneur de *Danemarche*. L'ambiguïté de *grant* laisse deviner qu'il s'agit d'un géant. Cette dame d'ailleurs est *de grandeur outrageuse*, même si sa bénignité interdit de la désigner explicitement comme « géante » (l. II, t. 1, §632). Son mari était un jeune voisin, d'une condition inférieure : tous deux fuirent le pays et arrivèrent dans une île dont le géant tua le roi pour prendre le pouvoir. Lyonnal le vainc et personne ne regrettera ce démon qui traitait sa femme de *pute vielle* (§635) et voulait coucher avec sa fille. C'est fêté par les habitants du lieu que Lyonnal donne la demoiselle pour épouse à son écuyer. Une nouvelle lignée est créée, Galotine

⁷ Voir mon article, «*Perceforest* et Chrétien de Troyes», dans *De sens rassis. Essays in Honor Rupert T. Pickens*, éd. K. Busby, B. Guidot et L. E. Whalen, Amsterdam New York, Rodopi, 2005, p. 209-217.

la jeune géante se mariant avec Clamidès. On devine qu'ils sont les ancêtres d'une des grandes figures du monde arthurien, Galehot, le fils de la Belle Géande. Cette grande dame, venue du Nord, qui aide Lyonnell à chasser la barbarie, tient certes des géants nordiques primordiaux, mais elle donne à Lyonnell un *haugergon* que lui a légué son père et qui a appartenu à Hector de Troie (§637) : sans que le détail soit développé, on voit qu'il existe un héritage troyen, qui explique la moindre violence de cette créature et son assimilation possible.

Les gens du Nord, même s'ils ne sont pas géants, sont en effet en général des barbares et deux axes se dessinent : l'axe Est-Ouest, qui porte la civilisation, l'axe Nord-Sud qui fait descendre la barbarie vers les lieux de culture ou monter au Nord les héros civilisateurs. La blondeur reçoit ainsi une valorisation originale dans notre roman, qui ne correspond pas à son idéalisation traditionnelle dans les portraits topiques : la blondeur des Troyens dégénérés d'Albion est à rapprocher des Crins Dorés du géant nordique.

Venu du Nord aussi, même s'il n'est pas géant, l'enchanteur Aroés (l. III, t. II, p. 81-ss), sur une île, a assujéti son peuple en se faisant passer pour un Dieu et en lui montrant régulièrement l'Enfer et le Paradis. Cet enchanteur maléfique, excellent opticien⁹, a enlevé sa femme, qui, orpheline, régnait sur l'Isle Blanche et en a eu de force une fille, qu'il convoite. Flora, la reine, n'est certes pas une géante, mais elle aussi vient du Nord et connaît la magie. Aroés, sans être un géant, partage quelques caractéristiques avec Hollant et le Géant aux Crins Dorés, dans la mesure où il est insulaire, incestueux et ravisseur. *Des son enfance* il a pratiqué la magie (l. III, t. II, p. 88) sans que l'on sache d'où il tient ce savoir. Quoi qu'il en soit, il maîtrise les enchantements (il s'agit plus d'un pouvoir diabolique que d'un savoir comme celui qu'a appris la Reine Fée d'Aristote et Corrose) et c'est un despote : il meurt, défait par Gadifer. Sa terre, la Roide Montagne, disparaît et surgit une île, l'Islande. On a là un récit étiologique, inventant une origine à l'Islande : nous sommes bien au Nord. Enfin, dans le livre VI, une invasion nordique ravage l'Angleterre et porte au trône Scapiol (le Capoir de Geoffroy de Monmouth, qui devient ici roi des Danois), ancêtre d'Arthur. C'est certes une période sombre pour le pays, mais la civilisation renaît. L'axe Nord-Sud a été converti en axe de *translatio*.

De fait, mis à part les irréductibles qui sont tués, ce qui prime c'est l'idée de *translatio*, de transfert. *Perceforest* est un roman qui tient du manuel de chevalerie¹⁰ et se propose de montrer, en ce XVe siècle où les valeurs chevaleresques deviennent objets de nostalgie, une chevalerie à la fois ancienne et idéale. Celle-ci n'est pas un pur produit d'importation qu'Alexandre aurait imposé en

⁸ On peut parler de « gynécocratie bienveillante » : voir mon article « Fées et déesses dans *Perceforest* », dans *Bien dire et bien apprendre. Revue de médiévistique. Fées, dieux et déesses au Moyen Age*, Lille, 1995, p. 53-71.

⁹ Voir mon livre *Fées, bestes et luitons*, *op.cit.*, p. 184-ss.

¹⁰ Voir J. Lods, *Le roman de Perceforest*, Paris Lille, Giard Droz, 1951, p. 201-ss.

Grande-Bretagne, mais le résultat d'un processus d'acculturation. Le début du roman nous raconte comment la valeur guerrière du macédonien et de ses hommes a été amendée par l'instauration de pratiques et la mise en place de règles nouvelles. L'invention du tournoi et celle de la courtoisie nous sont racontées. A partir de la traditionnelle exploration des fonds marins par Alexandre, *Perceforest* raconte comment le roi, ayant vu des *chevaliers de mer* d'une haute valeur guerrière et morale se battre, eut l'idée d'inventer le tournoi, pilier du monde chevaleresque (l. I, §150-152). C'est de l'altérité *a priori* radicale de ces monstres hybrides, les poissons chevaliers, que vient, sur ce plan, la civilisation. Miroir des princes, le roman définit aussi les devoirs et les droits des seigneurs et des vassaux, et peu à peu les *mauvaises coutumes* exercés par Darnant et sa *secte* sont mises en échec. Des règles de courtoisie sont établies par Betis après l'éradication des félons : *Nous Betis de Fezon, (...) ordonnons et établissons doresenavant et jurons (...) que s'il est homme (...) qui fait force a femme (...) il a mort desservie* (l. I, t. I, §607).

Avec la fête du Dieu Souverain et l'instauration du Franc Palais, c'est une nouvelle étape qui est franchie. L'évolution des croyances religieuses du paganisme vers un monothéisme où l'on adore un Dieu Souverain inspiré par le Dieu Inconnu de saint Paul, puis vers le christianisme, assure le passage providentiel du monde d'Alexandre, qui prie Vénus en son temple de Cythère, vers Arthur et le Graal chrétien. Certains personnages se convertissent: la permanence du divin permet à quelques sages d'avoir une prémonition prophétique du culte chrétien. Ainsi Dardanon, un Troyen exilé en Bretagne (comme son nom l'indique), est un ermite qui entretient dans le Temple Inconnu une lampe dont la flamme se divise en trois pointes, préfiguration de la Trinité (l. I, §369). Dans ce temple, effrayé par des épées qui semblent jaillir du sol et pendre au plafond, Perceforest, encore païen, se met à prier Marcus et Venus et *plusieurs autres*, ce qui déclenche la chute d'une arme. Il prie alors Neptune, Diane et *aux dieux de la mer* (§371). Impossible d'être plus polythéiste. A ce moment, il entend une voix (c'est Dardanon) qui prie *Dieu tout puissant, de figure incongneue* (§373). La dévotion de l'ermite arrache des larmes à Perceforest, qui se repent et qui sort de sa *fole creance*. On apprend alors que le vieux sage était un clerc de Cassandre, la fille de Priam, qui quitta Troie en ruine pour gagner la Bretagne, cinquante-cinq ans avant Brutus (§377) : la primauté troyenne s'impose à nouveau par rapport à Rome. La Bretagne était alors peuplée de géants, que Cassandre vainquit par sa magie. Comme elle avait appris sa science à des félons, le Dieu Tout puissant la fit périr par les flammes : ce châtement convainquit le sage Dardanon d'abandonner ces mauvaises pratiques et d'adorer *le Dieu Souverain* dont il semble avoir eu l'intuition en son cœur. Entre Troie et son paganisme et la Bretagne chrétienne, il y a à la fois continuité et rupture. Perceforest désormais adorera lui aussi le Dieu Souverain et lui dédiera un temple. Les

enchanteresses comme Sebille¹¹, la Reine Fée, se convertissent. Les cultes aux dieux païens cessent d'être rendus. Vénus joue cependant un rôle particulier : elle a pour auxiliaire un *luiton*, c'est-à-dire un esprit facétieux et métamorphique, un *genius loci* qui se présente comme un ange déchu condamné à expier sa rébellion à la suite de Lucifer en mettant les hommes à l'épreuve sur terre. Or Vénus et Zéphir semblent se convertir : Zéphir devient chapelain de Vénus, et renonce à ses métamorphoses permanentes et bien trop diaboliques (tout comme Sebille renonce à la magie) ; Vénus devient une auxiliaire; elle est une préfiguration mariale, tandis que Zéphir tourne à l'archange. A la fin du roman, le récit rejoint les temps de Joseph d'Armathie, du Christ et du Graal, tandis que les digressions généalogiques ont annoncé les héros arthuriens : sont accomplis le christianisme et le royaume breton. La conception de l'histoire qui est mise en œuvre n'est cependant pas linéaire : même si le roman est orienté vers l'avènement du Christ, l'histoire mondaine passe par une succession de cycles, marqués par Fortune, où les désastres suivent les victoires¹².

C'est donc une conception dynamique qui se lit : la *translatio imperii* fait passer le pouvoir politique de l'Orient d'Alexandre à la Bretagne ; la *translatio fidei* raconte la fin du polythéisme. Une certaine *translatio studii* explique le transfert des savoirs, en particulier magiques. Par ailleurs des figures de clercs rédacteurs et de jongleurs, gardiens de la mémoire¹³ assurent, non sans difficulté, la continuité de la mémoire collective. Les transferts se font à coup de voyages, de déplacements dans les airs grâce à Zéphir le *luiton*, de traversées maritimes, de tempêtes¹⁴, plus que de chevauchées, et ces *translationes* se matérialisent de façon privilégiée dans l'évolution des toponymes. L'auteur est en effet soucieux, comme bien des médiévaux, d'étymologie à la mode d'Isidore de Séville. Conscient de l'évolution des mots, il note avec soin, à la suite de Geoffroy de Monmouth, la *corrupcion du langaige* qui, par exemple, fait que Londres, Troiam Novam, devient Trinovantum (I. I, §34). Tout au long du roman, les enjeux onomastiques resteront très puissants et l'étude des noms propres de *Perceforest* révèle des trésors d'ingéniosité dans la mesure où la fable a

¹¹ Voir mon article, «Sebille prophétesse et maternelle: du monde antique au monde arthurien dans *Perceforest*», dans *La Sibylle, parole et représentation*, éd. M. Bouquet et F. Morzadec, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 211-225.

¹² Voir mon article, « *Perceforest* et le temps de l'(h)istoire », dans *Dire et penser le temps dans l'historiographie médiévale. Frontières de l'histoire et du roman*, éd. L. Harf-Lancner et E. Baumgartner, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 193-215.

¹³ Voir M. Szkilnik, "Le Clerc et le Ménestrel: prose historique et discours versifié dans le *Perceforest*", dans *Cahiers de Recherches Médiévales*, t. 5: « Ecrire en prose (XIIIe-XVe s.): histoire et fiction », 1998, p. 87-105.

¹⁴ Voir mon article, « Voyager avec le diable Zéphir dans le *Roman de Perceforest* (XVe siècle) : la tempête, la *Mesnie Hellequin*, la *translatio imperii* et le souffle de l'inspiration », dans *Voyager avec le diable : voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (15e-17e s.)*, éd. Th. Maus de Rolley et G. Holtz, Paris, Presses Universitaires Paris Sorbonne, 2008, p. 45-59.

souvent pour enjeu d'inventer une légitimité aux noms, qu'il s'agisse de toponymes réels (Boussu, Tournai par exemple), ou de noms de lieux ou de personnages appartenant à la tradition littéraire (Bran de Lis) .

Ainsi pour l'auteur de *Perceforest*, dans l'espace où se joue le récit, la Grande-Bretagne et l'Ecosse, mais aussi, un vaste ensemble bourguignon, comprenant le Hainaut, le Brabant, la Zélande et la Hollande, s'est élaborée, avant Arthur, une civilisation brillante, résultat d'une *translatio* réussie, où un Orient pluriel (Troie et Alexandre) a fait souche avec des envahisseurs du Nord après éradication des géants primordiaux. A la croisée des axes Nord-Sud et Est-Ouest, c'est le plus souvent sur le mode de l'éducation (Alexandre forme sa noblesse à de nouvelles valeurs) et de la conversion (sous l'effet de la raison dans le cas de Dardanon, avant toute Révélation, le Christ étant à venir) que se jouent les transferts culturels, tandis que le pouvoir ne se conquiert pas que par les armes, Alexandre établissant Betis roi à la demande des Bretons. Le merveilleux, très présent dans *Perceforest*, est l'un des outils permettant à ces *translationes* de se mettre en place : le *luiton* Zéphir, la Reine Fée, Dardanon, sont au centre d'épisodes merveilleux où se jouent ces transferts.

Au-delà de la représentation que le texte donne de l'histoire, c'est l'écriture même de l'auteur qui met en œuvre cette *translatio*. *Perceforest* est l'œuvre d'un auteur curieux de tout, encyclopédiste (il le faut pour écrire un ouvrage qui, une fois édité entièrement, devrait faire presque 5000 pages) et doté d'un esprit de synthèse étonnant et d'un imaginaire fascinant.

II. L'écriture comme *translatio*

L'auteur de *Perceforest* n'hésite pas à mêler des éléments culturellement hétérogènes. Cela s'entend au simple énoncé des noms propres : un Zéphir et une Vénus antiques côtoient un Gogmagog biblique ; Aroés évoque aussi bien Averroés que Chosroés ; les noms rappelant le roman arthurien, directement comme Lyonnell, ou indirectement comme Perceforest inventé sur le modèle de Perceval, rencontrent des noms inspirés par les romans d'Antiquité, comme Menelaus. Dans un même lignage, celui de Darnant, dont le nom vient de la forêt de Darnantes du *Lancelot* et du *Tristan en prose*, figurent un Renart (qui renvoie à la geste du grand rouquin) aussi bien qu'une Liriopé, qui doit son nom à la nymphe ovidienne. Guenièvre est une nièce de l'ermite Pergamon tout comme Cassandra. Mais cette mixité culturelle apparaît encore plus clairement si l'on reconstitue l'*inventio* de certaines figures. Zéphir est un de ces *luitons* du folklore dont parle Gervais de Tilbury : il en a le pouvoir de métamorphose et le caractère facétieux. Cependant volant dans les airs au milieu des tempêtes, il est aussi inspiré par une autre croyance de type folklorique, la Mesnie Hellequin, et associé à Brane (Braine en Hainaut), il est un *genius loci*. Par ailleurs il doit son nom et son rôle dans l'épisode de Troÿlus et Zélandine au Zéphir de la fable d'Amour et

Psyché d'Apulée¹⁵ ; il n'en emprunte pas moins certaines de ces apparitions aux Harpies et aux Sirènes ; par ailleurs, christianisé, il explique lui-même qu'il est un ange déchu, et il joue le rôle d'ange gardien, individuel et national avant de finir *chapelain* ; il doit aussi au Genius du *Roman de la Rose* et au Merlin de la tradition arthurienne¹⁶, et enfin, il semble que certaines conceptions scientifiques médiévales, autour de la génération spontanée, permettent de comprendre comment peu à peu notre Zéphir tend à s'incarner¹⁷.

Le projet de l'auteur, inventer une préhistoire au monde arthurien en relation avec l'antiquité d'Alexandre, dans une fiction qui se doit à la fois de confirmer le monde passé et d'annoncer le monde futur, explique cette imbrication des références, tout comme l'idée d'une permanence de l'essence, chrétienne, au-delà de la diversité des apparences et des manifestations. Certes il ne faut pas chercher dans *Perceforest* des développements théologiques ou philosophiques poussés, mais plutôt la confiance dans une humanité éclairée de tout temps par Dieu, même si celui-ci reste inconnu ou méconnu, avant la Révélation. L'Antiquité et le paganisme ne sont pas définitivement rejetés du côté des démons. L'auteur de *Perceforest* hérite d'une tradition médiévale solidement ancrée, qui accorde à Ovide d'avoir eu la prémonition de la naissance du Christ et qui glose ses *Métamorphoses* dans l'*Ovide Moralisé* et voit en Daphné une figure mariale. La place que se fait l'Antiquité dans *Perceforest*, étonnante pour ce texte qu'on classe souvent parmi les romans arthuriens, témoigne de la part de l'auteur d'une culture très large, où la production vernaculaire médiévale peut côtoyer Apulée et ses *Métamorphoses*.

A la croisée des mondes antique et breton, *Perceforest* travaille de plus en combinant des inspirations très diverses, où le savoir clérical des bestiaires (La Beste Glatissant est inventée à partir de la *leucrote* et du *scytalis*¹⁸), l'angéologie et la géographie côtoient des sources de type folklorique. Parmi ces dernières, notons le *luiton*, la Mesnie Hellequin qui sert de modèle aux troupes de mauvais esprits de Darnant et la reprise de schémas tout droit sortis de contes (comme l'histoire de Zélandine qui est une Belle au Bois Médiévale¹⁹, le motif de l'anneau volé par un oiseau ou le Conte de la Rose). Certes sur ce plan il faut avancer avec prudence, car la proximité entre la Belle au Bois Dormant et l'aventure de Troïlus et Zélandine, si elle peut laisser supposer un

¹⁵ « Zéphir dans *Perceforest* : des flamerolles, des ailes et un nom », colloque d'Arras, 23-23 novembre 2007, actes à paraître.

13) « *Perceforest* et la mythologie : création romanesque et manipulation », colloque de Toulouse, 24-26 janvier 2007 « La mythologie en question », actes à paraître.

¹⁶ Comme le confirme le rapport vraisemblable de *Perceforest* avec l'ébauche de récit de Baudouin Butor, Pandragus et Libanor : voir mon livre *Merveilles et topique merveilleuse*, Paris, Champion, 2003, p. 306-309.

¹⁷ Voir mon article : « Incorporer les esprits : Zéphir le *luiton* et Mélusine », dans *Doxa. Études sur les formes et la construction de la croyance*, textes réunies par P. Hummel, 2010.

¹⁸ Voir mon ouvrage *Fées, bestes et luitons*, *op. cit.* p. 312-ss et *Merveilles et topique merveilleuse*, *op. cit.*, p. 116-ss.

¹⁹ Voir G. Roussineau, « Tradition littéraire et culture populaire dans l'histoire de Troïlus et de Zélandine (*Perceforest*, Troisième partie), version ancienne du Conte de la Belle au Bois Dormant », dans *Arthuriana*, 1994, p. 30-45.

modèle oral et folklorique, permanent du Moyen Âge au XVIIIe siècle, laisse aussi apparaître tout ce que le « folklore », tel qu'on le trouve aussi bien au siècle des Lumières que dans les collectes orales postérieures, doit à la littérature écrite médiévale : et autant qu'à une source folklorique c'est peut-être à la rencontre autour de la figure de Psyché, dans l'imaginaire de l'auteur de *Perceforest*, d'*Amour et Psyché* d'Apulée et des *Noces de Philologie et Mercure* de Martianus Capella que l'on doit l'histoire des dons des fées dans la Belle au Bois Dormant. Quoi qu'il en soit *Perceforest* est une somme monumentale, où la fiction se joue à la croisée des quatre points cardinaux et des transferts culturels et militaires, et où l'invention de l'auteur travaille à établir des ponts entre les cultures.

L'enjeu de ce travail de Titan cependant n'est pas l'exaltation gratuite de la culture en tant que telle, même s'il y a, je pense, dans ce récit, un véritable jouissance de l'invention poétique chez l'auteur quand il passe du Zéphyre antique aux anges déchus ; ce n'est pas non plus le pur plaisir d'élaborer une fiction divertissante, même si le sérieux revendiqué par l'auteur qui prétend écrire une chronique ne doit pas être pris au pied de la lettre. Un enjeu idéologique fort me paraît en fait sous-tendre cette entreprise, dont on a vu qu'elle émergeait en milieu bourguignon, je pense vers 1450-1459 pour les apports les plus tardifs. Certes il a pu exister des versions intermédiaires, perdues, mais ce que nous avons (le manuscrit le plus ancien est la copie de David Aubert de 1459-1460) est clairement marqué par le XVe siècle : les descriptions d'entremets et de défilés évoquent cette période²⁰ ; certaines mises en scène magiques, qui me semblent inspirées par des représentations théâtrales²¹, tout comme la scène de sabbat²², vont dans le même sens. Or à étudier le déplacement de l'histoire de la Bretagne vers la *Selve Carbonnière*, confiée à Liriopé par *Perceforest*, on voit que l'auteur détourne la *translatio* traditionnelle vers les terres bourguignonnes, vraisemblablement pour le plus grand bonheur de Philippe Le Bon, qui depuis 1435 ne doit plus hommage au roi de France. Si le *luiton* Zéphir joue un rôle central, c'est qu'il est certes une préfiguration de Merlin, mais surtout, mieux que Merlin qui a contribué à la conception d'Arthur au cours d'une nuit amoureuse et magique et qui a entaché le monde arthurien d'un double soupçon, diabolique et adultère, Zéphir, qui pourrait être un incubé, évite de souiller les lignages dont il s'occupe par des unions douteuses et privilégie les mariages humains, en bonne et due forme. Or

²⁰ *Merveilles et topique merveilleuse*, *op. cit.*, p. 129-ss.

²¹ Voir mon article « *Perceforest* ou quand les diables font du théâtre dans un roman », dans *Mélanges Michel Rousse*, à paraître aux Presses Universitaires de Rennes.

²² Voir « Le sabbat de *vieilles barbues* dans *Perceforest* », dans *Le Moyen Age*, t. 99, 1993, p. 471-504. Même si G. Roussineau (introduction I. I, p. XXXIV) pense que la date de la vauderie d'Arras est trop récente par rapport aux manuscrits, je pense que d'une part, le déclenchement de la vauderie a été précédé par des rumeurs, qui ont pu inspirer le sabbat romanesque avant même que les événements n'aient pris une grave ampleur ; par ailleurs dans cette zone on brûlait avant les événements d'Arras sorcières et sorciers, et les bûchers qui s'allument au début de *Perceforest* me

Zéphyre, basé à Brane en Hainaut, vêtu de noir, comme c'était la mode à la cour de Bourgogne, devient une sorte d'ange gardien national, dans lequel les intérêts écossais et les intérêts bourguignons se rejoignent, l'enjeu étant vraisemblablement, en ces temps où le monde bourguignon est impuissant à accéder à la royauté, de concurrencer les mythes dont la nation France en train de se constituer se dote. Ainsi les Bourguignons s'approprièrent la *translatio* qui glorifiait les Français descendants des Troyens. Le roman s'inventait même un Paris: de même que les chroniqueurs rattachaient le nom de l'ancienne Lutèce à la boue (*lutum*), de même Brane, haut lieu du début de *Perceforest*, est associé à Zéphyre, le *luiton* aimant la boue et *conchiant* les gens, parce que, par un de ces jeux étymologiques dont raffole notre auteur, Brane est associé à *bran* (la boue), comme Lutèce l'est à *lutum*.

Ainsi paradoxalement le fait que *Perceforest* mêle les références renvoie moins à une revendication culturelle transnationale qu'à la volonté de récupérer tout ce qui est aux autres. Finalement si *Perceforest* est à la croisée des cultures, c'est parce qu'il veut rivaliser avec la France : à ce titre cette œuvre est un roman bourguignon, et non un roman français. Est-ce à dire que cette étude n'est pas à sa place dans les travaux de l'ADIREL, consacrés à la littérature française ? Non, car le rêve bourguignon prendra fin et *Perceforest*, il n'en faut pas douter, fait bien partie du patrimoine littéraire français : la Bibliothèque Bleue de Troyes reprend au XVIIe siècle un extrait (*Le Chevalier Doré*), de ce roman fleuve qui sera cité par Jean Chapelain dans *La lecture des vieux romans*, tandis qu'on rencontrera dans le *Voyage du Prince Fan Féredin*, parmi les habitants de Haute-Romancie, Perceforest, non plus pissant comme chez Rabelais (*Pantagruel*, chapitre XXVI), mais « toujours combattan(t), jamais vaincu(s) »²³.

semblent en rendre compte. Je pense que le merveilleux dans *Perceforest*, même si l'arrière-plan antique et préarthurien ne le suggère pas *a priori* est marqué par l'actualité, voire même l'actualité la plus brûlante.

²³ Ed. G. H. Bougeant, Paris, Lemerrier, 1735, p. 104-105.